nouveau avec son laisser-aller et ses fleurs : *recentis huius lasciuiae flosculis*[1]. Entre les deux, il y a le chemin étroit du classicisme. Mais, au cours du voyage de reconnaissance que nous venons d'accomplir sur ces terres, nous avons constaté qu'en dépit des conseils de Quintilien, c'était un sentier bien abandonné.

A. GUILLEMIN.

II

CHRONOLOGIE ET HISTOIRE LITTÉRAIRE

A PROPOS DU POÈME DE RUTILIUS NAMATIANUS

PAR J. CARCOPINO

Professeur à la Faculté des lettres de Paris

A la suite de la remarquable communication que mon collègue et ami M. de Labriolle a lue à la Société, en l'une de ses dernières séances, sur le paganisme agressif de Rutilius Namatianus, j'ai été amené à jeter la suspicion sur la sincérité du poète. On se rappelle peut-être dans quelles conditions. Incidemment, M. de Labriolle avait cité le passage où Rutilius décrit la fête des semailles à laquelle il aurait assisté, au onzième jour de son itinéraire maritime, chez les paysans de Faleria[2]. Or, d'une part, M. de Labriolle, conformément à l'opinion courante, avait supposé que Rutilius avait quitté Rome dans la deuxième quinzaine de septembre 416, et le port d'Ostie vers le milieu de la première quinzaine d'octobre. D'autre part, je croyais me souvenir qu'en Italie les semailles n'avaient lieu que dans le courant du mois de novembre. J'avais donc conclu de cette apparente contradiction que Rutilius nous la baillait belle, que son récit avait été composé « de chic », avec des souvenirs imaginaires et une documentation livresque, à peu près comme nous savons, depuis les travaux de M. Joseph Bédier, que s'est élaboré le *Voyage en Amérique* de Chateaubriand.

1. 2, 5, 21-22.
2. Rutilius, I, 371 et suiv.

Après quoi, j'ai voulu contrôler ma conjecture. Mal m'en a pris : elle est fausse, et j'en demande tout de suite pardon aux mânes offensés de Rutilius. Mais je ne m'en excuse pas, car mon affirmation sur la date des semailles en Italie était exacte; et si, finalement, l'honneur de Rutilius sort indemne de la controverse, c'est que la chronologie régnante, dont elle est issue, celle que, d'après Scaliger, Zumpt avait établie il y a un siècle[1], et que Vessereau, chez nous[2], Vollmer, en Allemagne[3], Ussani, en Italie[4], accréditèrent à sa suite, à pâti de plusieurs à-peu-près et de quelques erreurs.

*
* *

Erreur sur l'année, pour commencer.

Ussani, Vollmer, Vessereau assignent à 416 le voyage de Rutilius. Le poète n'a-t-il pas, en effet, pris soin de nous confier qu'au moment où il la quittait à regret, Rome était entrée dans la 1169e année de son existence? « Puisses-tu, seule, ô Rome, ne pas craindre pour le fil de ton destin, encore qu'à onze cent soixante ans accomplis tu en ajoutes neuf autres encore » :

Solaque fatales non vereare colos
Quamvis sedecies denis et mille peractis
Annus praeterea iam tibi nonus eat
(I, 134-137).

L'ère de la fondation de Rome commence en une année qui correspond à 754 avant notre ère. D'où il suit que, par la soustraction conséquente de 753 ans de notre ère à ce nombre de 1169 années de Rome, Rutilius a regagné sa Gaule natale en 416 ap. J.-C. Le raisonnement semble irréfutable et la conclusion péremptoire; et, pourtant, je ne saurais y souscrire.

C'est qu'en effet le passage de l'ère de Rome à l'ère chrétienne ne s'opère pas avec cette simplicité automatique. Selon les calculs de l'érudition antique, la fondation de Rome était généralement attribuée à la 3e année de la 6e olympiade. Mais le début de l'année civile romaine, au 1er janvier, précédait de huit mois celui de l'année olympique, communément fixée, sous l'Empire, au 1er sep-

1. Zumpt, *Observationes in Rutilii Claudii Namatiani carmen de reditu suo*, Berlin, 1837, ch. III.
2. Vessereau, *Rutilius Namatianus*, Paris, 1904, p. 253 et suiv.
3. Vollmer, s. v° Rutilius, *P. W.*, 2e série, I, c. 1251.
4. Ussani, *Roma e Gallia*, dans *Atene e Roma*, 1916, p. 213.

tembre. L'an 3 de la 6e olympiade chevauchait donc sur deux années civiles romaines et, rapporté à l'ère chrétienne, ne se pouvait définir exactement, ni par l'année 754 av. J.-C., ni par l'année 753 av. J.-C., mais par une année qui les entamait toutes les deux, du 1er septembre 754 au 31 août 753 av. J.-C. Pratiquement, et pour simplifier leurs calculs, les Romains choisissaient entre les deux composantes de cette année mixte. Varron opta pour la plus ancienne : d'où l'ère varronienne, qui débute en 754 av. J.-C. Mais, parallèlement, et peut-être pour rendre hommage à la tradition qui commémorait au 21 avril le jour de la fondation de la Ville Éternelle, le rédacteur des *Fastes consulaires et triomphaux*, gravés, par ordre d'Auguste, sur les murs de la *Regia*, a choisi la plus récente des deux : d'où l'ère des *Fastes*, qui débute en 753 av. J.-C. Pendant toute la durée de l'Empire, les computistes ont oscillé d'un système à l'autre, et leurs deux méthodes n'ont cessé d'être concurremment suivies, pour ainsi dire au petit bonheur, non seulement par les historiens, mais dans les pièces officielles.

Les exemples abondent de ce double emploi, ainsi que l'a démontré Kubitschek[1]. Je me bornerai à reproduire ici les plus significatifs.

Tacite, dans les *Annales*, place sous le quatrième consulat de Claude, soit en 47 de notre ère, la célébration par cet empereur des *ludi saeculares*. Or, il nous donne lui-même cette précision, que ces jeux ont été donnés huit cents ans après la fondation de Rome : [*anno*] *octingentesimo post Romam conditam*[2]. En ce passage des *Annales*, Tacite a emprunté l'ère varronienne[3].

Ouvrons maintenant les *Histoires* du même Tacite. Dès la première phrase[4], l'auteur nous avertit qu'il commence son ouvrage au IIe consulat de Galba, soit au 1er janvier 69; et il ajoute qu'à cette date 820 années s'étaient écoulées depuis la fondation de Rome. Le 1er janvier 69 inaugure donc la 821e année *Urbis conditae;* et, infidèle, cette fois, au système varronien, Tacite, dans les *Histoires*, s'est approprié l'ère des *Fastes*.

Passons aux pièces d'archives. Même usage alternatif, arbi-

1. Kubitschek, s. vo *Aera*, *P. W.*, I, c. 622.
2. Tac., *Ann.*, XI, 11.
3. De même, dans la *Germanie*, XXXVII : *Sexcentesimum et quadragesimum annum Urbs nostra agebat cum primum Cimbrorum audita sunt arma Caecilio Metello ac Papirio Carbone consulibus.* Ce consulat correspond à l'an 113 av. J.-C. Tacite l'a donc rapporté en ce passage à l'ère varronienne.
4. Tac., *Hist.*, I, 1.

traire des deux chronologies rivales. A Rome, dans les *Procès-verbaux des Actes des frères Arvales*, les dates correspondant à 68, 71, 153, 210, 217, 219[1], 235[2] ap. J.-C. sont supputées d'après l'ère varronienne; et, en revanche, les années correspondant aux années 92, 115, 161, 197[3], 198, 200[4], 202[5], 218, 221[6] av. J.-C. le sont d'après l'ère des *Fastes*. Pareillement, sur un même fragment de la chronique municipale de *Bovillae* (Le Fratocchie), les consulats de l'an 200 ap. J.-C. sont rapportés à l'an 953 de Rome, soit à l'ère varronienne, et ceux de l'an 180 ap. J.-C., à l'an 932 de Rome, soit à l'ère des *Fastes*[7].

Dans ces conditions, il nous est interdit d'affirmer que l'an 1169 de Rome, où Rutilius entreprit son voyage de retour en Gaule, doive être nécessairement converti en l'an 416 de notre ère. C'est l'an 416, si Rutilius a fondé ses calculs sur l'ère varronienne. C'est l'an 417, si, au contraire, ils reposent sur l'ère des *Fastes*. Par conséquent, *a priori*, le millésime de 1169 *Urbis conditae*, unique dans son poème, se rattache indifféremment à l'un ou à l'autre des deux computs, et entre les deux transpositions qu'ils autorisent nous n'aurions aucune raison de décider, si, par bonheur, le contexte ne nous contraignait point à éliminer 416 au bénéfice de 417.

Plus loin, en effet, Rutilius raconte qu'au cinquième jour de sa traversée, il a appris la nomination de son jeune ami Rufius à cette préfecture de la Ville, dont lui-même, pendant quelques mois de l'année 414, avait été l'heureux titulaire[8] : « Ici [à Populonia] une joyeuse nouvelle parvient jusqu'à nos oreilles; et peu s'en fallut alors que ma résolution fût prise de m'en retourner à Rome. Ici, en effet, nous sommes informés que la préfecture de la Ville sainte vient d'être confiée à tes mérites, ô mon doux ami! Je souhaiterais enchâsser ton vrai nom dans mon poème. Mais il est

1. *C. I. L.*, VI, 1984.
2. *Ibid.*, 2001.
3. *Ibid.*, 1984.
4. *Ibid.*, 2004.
5. *Ibid.*, 1984.
6. *Ibid.*, 2001.
7. *Ibid.*, XIV, 2393.
8. La préfecture de la Ville de Rutilius, qui a eu dans cette fonction Caecina Decius Albinus pour successeur (I, 467), se place avant le 17 septembre 414, date à laquelle une constitution d'Honorius est adressée à ce dernier (*Cod. Théod.*, XIII, 5, 38), et après le 12 janvier 414, date à laquelle une autre constitution impériale (*Cod. Théod.*, VII, 8, 11) prouve qu'Eutychianus, qui en est le destinataire, occupait encore l'emploi; cf. sur ce point Vessereau, *op. cit.*, p. 179.

certains pieds que repousse une règle sévère. Sous ton surnom, du moins, auras-tu paru dans mes vers, très cher Rufius; et c'est avec lui déjà que je t'ai chanté dans ces pages. »

Laetior hic nostras crebrescit fama per aures
Consilium Romam pene redire fuit,
Hic praefecturam sacrae cognoscimus Urbis.
Delatam meritis, dulcis amice, tuis.
Optarem verum complecti carmine nomen,
Sed quosdam refugit regula dura pedes
Cognomen versu veneris, carissime Rufi :
Illo te dudum pagina nostra canit[1].

Un peu plus haut, en effet, Rutilius s'était attendri au souvenir de l'affection de ce Rufius :

« Mes amis m'accompagnent. Bientôt les autres rentrent à Rome; mais à mes pas s'attache Rufius, gloire vivante de son père Albinus, Rufius dont le nom remonte à l'antique Volusus et en qui revivent les rois Rutules désignés par Virgile. Son éloquence lui a valu le commandement du Palais; oui, à la fleur de l'âge, il a été jugé digne de parler au nom de l'Empereur; et auparavant il avait, comme enfant, gouverné les Carthaginois en qualité de proconsul. »

. . . . . *comitantur amici;*
Iamque aliis Romam redeuntibus, haeret eundi
Rufius, Albini gloria viva patris,
Qui Volusi antiquo derivat stemmate nomen,
Et reges Rutulos teste Marone refert.
Huius facundae commissa palatia linguae :
Primaevus meruit principis ore loqui;
Rexerat ante puer populos pro consule Poenos[2].

1. Rutilius, I, 415 et suiv. On s'est donné bien du mal pour comprendre le vers 421. Les uns ont corrigé *venerit* en *Veneri*, et fait de *Venerius* un *cognomen* de Rufius, qu'ignore sa longue nomenclature. Les autres ont gardé l'idée, mais changé le mot et imprimé soit *dederis* (Muller), soit *veniat* (Wernsdorf), soit *veniet* (Vessereau). Mais l'idée réclame le passé et l'on ne voit pas comment le copiste serait passé de *dederis* à *veneris*. Je garde le texte du *Vindobonensis* que confirme au surplus la leçon évidemment fautive du *Romanus* (*veniens*). Tant pis si le vers est faux, et change en brève — indûment — la première syllabe du verbe *veneris*. Rutilius, en 417, a pu méconnaître ici la « divine quantité ». M. Nicolaou ne nous a-t-il pas montré qu'un théoricien du mètre, comme Sacerdos, a commis des erreurs du même genre et pris les mots *perspicere possit* de Cicéron (*Verr.*, I, 12, 34) pour une fin d'hexamètre (ap. Keil, *Gr. lat.*, VI, p. 494, l. 24-25)?

2. Rutilius, I, 165 et suiv.

Rétablissons en prose la carrière et l'identité du personnage. Tout jeune, il a été proconsul d'Afrique, en résidence à Carthage. Puis il a été appelé à la questure du Palais, dont les titulaires traduisent en discours la volonté du Prince. Son nom, réfractaire à la métrique, nous échappe dans les deux passages qui le concernent. Mais à son surnom de Rufius, qu'ils énoncent l'un et l'autre, celui-ci ajoute un autre surnom qui, tiré de Volusus, ne saurait être que Volusianus, et un des surnoms de son père : Albinus. Il n'en faut pas davantage pour le reconnaître avec certitude : il s'agit du fils de ce Caecionius Rufius Albinus, qui fut préfet de la Ville en 389-391[1], désigné lui-même par toute une nomenclature : Rufius Antonius Agrypius Volusianus[2]. Préfet du prétoire d'Italie en 428-429, il avait été investi deux fois auparavant de la préfecture de la Ville : la deuxième fois, en 421[3]; la première fois, lors du voyage de Rutilius, et c'est précisément cette coïncidence qui, des deux années où ce voyage est possible, va exclure l'une et imposer l'autre.

En effet, comme l'avait déjà indiqué Tillemont, Rufius Volusianus n'a pu être nommé préfet dans l'automne ou l'hiver de 416, puisqu'une constitution impériale du *Code Théodosien* fut adressée le 14 décembre 416 au préfet de la Ville, Probianus[4]. En vain supposerait-on, comme Vessereau, que Rufius Volusianus, entré en charge en 417, avait été désigné plusieurs mois à l'avance pour succéder à Probianus[5]. La préfecture de la Ville n'est pas une magistrature à laquelle on est destiné par anticipation. C'est une fonction où l'on entre dès qu'on en est revêtu par la faveur du Prince; et Rutilius, lui-même, n'a failli retourner à Rome que pour avoir le bonheur d'y vivre sous l'autorité de son meilleur ami. La nouvelle de cette promotion est donnée au passé : *delatam*[6]. Quand Rutilius en est informé, Rufius est déjà en possession de cet honneur — *honos* — et de la puissance — *potestas* — qu'il implique, et il semble tout de suite à Rutilius, qui l'avait exercée avant Rufius, qu'il est en train de la partager avec lui, ou plu-

1. *P. W.*, III, c. 1864, n° 33.
2. *Ibid.*, c. 1866, n° 40.
3. Haenel, *Corpus Legum*, p. 240. Cf. *C. I. L.*, VI, 1194 et 1661.
4. *Cod. Theod.*, XIV. 2, 4.
5. Vessereau, *op. cit.*, p. 256.
6. Rutilius, I, 418.

tôt qu'il vient de l'assumer à nouveau, qu'il recommence à la détenir en la personne de cet autre lui-même :

Provecta ut animae portio magna meae.
Sic mihi, sic potius placeat geminata potestas;
Per quem malueram, rursus honore fruor[1].

Concluons : en 416, la préfecture de la Ville n'était pas vacante. La place était prise par Probianus. Après Probianus, au contraire, et avant Symmaque qui y est installé en 418[2], elle est libre. C'est donc en 417 que Rufius Volusianus y a été nommé ; et en 417, par conséquent, soit en l'an 1169 de Rome calculé d'après l'ère officielle des *Fastes*, que Rutilius a rejoint la Gaule, sa patrie.

Aussi bien cette date cadre-t-elle avec les intentions et les sentiments du poète. Celui-ci rentre dans son pays natal avec le généreux propos d'y relever les ruines amoncelées par les guerres :

Iam tempus laceris post saeva incendia fundis
Vel pastorales aedificare casas[3].

Cet effort de reconstruction exigeait que les hostilités eussent pris fin et que l'ordre et la paix eussent été ramenés en Gaule. Or, la restauration de la Gaule date justement de cette année 417, où le général d'Honorius, Constance, le futur Constance III, a reçu pour récompense de ses services, probablement dans Arles, où depuis 411 il avait établi son quartier général, le titre de patrice et la main de Placidie, qu'il venait de tirer de captivité. En juin 416, il s'est emparé de l'usurpateur Attale ; à la fin de 416, il se débarrasse du roi vandale Fredbal, et ce n'est qu'en 418 que l'armistice conclu alors avec Wallia, roi des Goths, sera transformé, par ses soins, en paix définitive, et que, de nouveau, se réunira dans Arles le *concilium* des sept provinces gauloises[4]. Rutilius se reproche, en ses vers, d'avoir trop tardé à venir au secours de sa patrie pacifiée. En 416, alors que brûlaient encore maints foyers de révolte et de guerre, et que l'avenir demeurait incertain, ses scrupules eussent été prématurés. A la fin de 417, ils s'expliquent de soi, sans cesser de témoigner en faveur de sa délicatesse et de son patriotisme[5].

1. Rutilius, 426-428.
2. Corsini, *De Praefectis Urbis*, Pise, 1766, p. 336-338.
3. Rutilius, I, 29-30.
4. Cf. sur Constance III, J. Carcopino, *Choses et gens du pays d'Arles* (*Revue du Lyonnais*, 1922), p. 7-9 du t. à p.
5. On notera qu'à cette date le Toulousain Victorinus et le Trévire Protadius sont encore en Italie ; cf. infra, p. 194.

*
* *

Je dis : à la fin de 417, car, ainsi que nous l'allons voir, il est possible de reconstituer à un jour près l'itinéraire de Rutilius, depuis son départ de Rome et son embarquement au *Portus Ostiensis* jusqu'à son débarquement à Luna. Mais il convient, pour cela, de renoncer aux méthodes de calcul, à la fois trop brutales et superficiellement informées, qui ont, jusqu'à présent, faussé le cadre de ses pérégrinations.

Rutilius, pourtant, les a déroulées avec une précision suffisante pour que nul ne puisse se méprendre sur la chronologie relative de son voyage. Il s'est embarqué, du *Portus Ostiensis*, à l'aube du seizième jour qui suivit son départ de Rome :

Explorata fides pelagi ter quinque diebus
(I, 205).

. . . . . .

Solvimus aurorae dubio, quo tempore primum
Agnosci patitur redditus arva color.
(I, 217-218).

Et dès lors, jusqu'à Vada tout au moins, son retour s'est effectué en autant d'escales que de jours. Chaque matin, dès l'aurore, il lève l'ancre ; puis, dans le courant de la journée, en des heures qui varient avec le vent et la distance des plus prochains mouillages, mais toujours avant la tombée du soir, il s'arrête, passe à terre la fin de l'après-midi ou l'après-midi tout entier et la nuit suivante, puis il recommence le lendemain. Le premier jour, il a ainsi vogué du *Portus Ostiensis* (Porto) à *Centumcellae* (Cività-Vecchia), où il a couché ; la deuxième, de *Centumcellae* à *Portus Herculis* (Porto Ercole) ; le troisième, du *Portus Herculis* à l'embouchure de l'*Umbro* (Ombrone) ; le quatrième, de l'*Umbro* à *Faleria*, ou Porto di Faleria. Le cinquième jour, il s'est arrêté à Populonia ; le sixième, il a abordé à Vada, où il est retenu, probablement un jour, par l'état de la mer. De là, il gagne le port de Pise, où la tempête le contraint à séjourner quelque temps, avant de se rembarquer pour Luna, où se termine son poème, du moins tel qu'il s'est transmis jusqu'à nous. Laissons provisoirement de côté ces trois dernières escales, puisque le poète, en négligeant de leur assigner une place nettement définie par rapport aux précédentes, ouvre ici quelque marge à la conjecture. Ne considérons que la

partie de son itinéraire qu'il a jalonnée d'indiscutables repères. Elle s'étend sur sept étapes, dont la première, au *Portus Ostiensis*, a absorbé quinze jours pleins — *ter quinque diebus* — mais dont les six autres — *Centumcellae*, *Portus Herculis*, *Umbro*, *Faleria*, *Populonia*, *Vada* — se répartissent, à raison d'une escale par jour, sur les six jours suivants. Il est clair, par conséquent, que, s'il était possible de dater l'une d'entre elles, on rétablirait du même coup la chronologie absolue de toutes les autres, et c'est bien à quoi, et à juste titre, s'est ingéniée la critique moderne, mais elle a débuté, dans cette voie excellente, par un faux pas.

Depuis Scaliger, en effet, on admet que Rutilius a quitté Rome à l'équinoxe d'automne.

Et iam nocturnis spatium laxaverat horis
Phoebus... (I, 183-184).

Les anciens fixaient au 24 septembre l'équinoxe d'automne. Scaliger, en conséquence, admet que Rutilius, ayant laissé Rome le 24 septembre, s'est embarqué au *Portus Ostiensis* le 9, ou mieux le 10 octobre. D'autres, pour échapper aux difficultés que soulève ce comput et que nous signalerons tout à l'heure, prêtent à Rutilius leurs connaissances astronomiques et avancent le départ de Rutilius de deux ou trois jours, comme l'équinoxe même. « Il est probable, écrit Vessereau, que Rutilius quitta Rome le 21 ou le 22 septembre, ce qui reporte son embarquement au 6 ou 7 octobre[1]. » Et Vollmer partage textuellement cette opinion : « Rutilius wird am einundzwanzigsten oder am zweiundzwanzigsten September Rom verlassen haben[2]. » Or, il n'est que de se reporter aux vers précités, fondement exigu et vacillant de toute cette construction, pour comprendre qu'ils ne sauraient la supporter. Le poète n'y dit point être sorti de Rome le jour de l'équinoxe. Il rappelle qu'il s'est mis en route, alors que déjà Phoebus avait laissé du champ aux heures nocturnes. A l'équinoxe, comme eût dit M. de la Palisse, les nuits s'équilibrent avec les jours. Quand Rutilius a pris congé de la Ville Éternelle, les nuits étaient devenues plus longues que les jours ; et le plus-que-parfait dont a usé le poète — *laxaverat* — marque avec force que cet allongement des nuits était accompli depuis quelque temps déjà. Ce n'est

1. Vessereau, *op. cit.*, p. 257.
2. Vollmer, *loc. cit.*, c. 1251. De même Ussani, *loc. cit.*, p. 213. Le 24 septembre est indiqué, entre autres, par Philocalus comme jour de l'équinoxe.

donc, évidemment, ni le 21, ni le 22, ni le 24 septembre, mais quelques semaines après, alors que le raccourcissement des jours était déjà devenu sensible. Les vers auxquels on a voulu attacher une date déterminée, sans d'ailleurs parvenir à s'accorder sur elle, ne renferment, à les interpréter correctement, qu'un *terminus a quo*, assez vague et flottant lui-même. Force nous est de chercher mieux.

L'indication ferme que l'équinoxe d'automne nous refuse, je la demande pour ma part au spectacle qui a frappé Rutilius, à Faleria, au quatrième jour de sa traversée, au dix-neuvième jour de son départ à Rome. « Alors, aux carrefours de cette rustique bourgade, les paysans hilares se délassaient de leurs fatigues par des réjouissances sacrées : c'est, en effet, ce jour là qu'Osiris, enfin ressuscité, fait lever la féconde semence pour des moissons nouvelles » :

Et tum forte hilares per compita rustica pagi
Mulcebant sacris pectora fessa iocis :
Illo quippe die tandem revocatus Osiris
Excitat in fruges germina laeta novas
(I, 373-376).

Qu'on parvienne seulement à situer à sa vraie place, sur le calendrier religieux de l'Empire romain, cette fête des semailles du culte osirien, et le problème sera résolu.

Or, il est relativement aisé de la reconnaître sans chance d'erreur et de la dater en toute sécurité.

Sur le temps normal des semailles dans l'Italie ancienne, point de doute, c'est le mois de novembre. Là-dessus les préceptes des agronomes concordent avec le témoignage des éphémérides populaires que l'épigraphie nous a conservées. On lit, sur l'inscription romaine appelée *Menologium rusticum Colotianum : mensis novembr : sementes triticariae et hordiar(iae)* — mois de novembre, semailles du froment et de l'orge[1]. Virgile a mis en forme de doctrine la pratique de ses compatriotes : « Si c'est pour le froment et les robustes gerbes de l'épeautre que vous labourez la terre, si vous ne souhaitez qu'une riche moisson d'épis, attendez pour ensemencer vos sillons que les Atlantides se couchent à l'aurore » :

At si triticeam in messem robustaque farra
Exercebis humum solisque instabis aristis,

1. *C. I. L.*, I², p. 280 = VI, 2305 = Dessau, 8745.

Ante tibi Eoae Atlantides abscondantur
Debita quam sulcis committas semina[1].

Les filles d'Atlas se confondent dans ces vers des *Géorgiques* avec les Pléiades dont la constellation, associée à celle des Hyades, leurs célestes voisines et leurs sœurs de la mythologie, est appelée en latin *Vergiliae*. Or, par une tradition constante, les anciens espaçaient le coucher matinal de ces étoiles — *matutinus occasus Vergiliarum* — du 26 octobre où il commence, selon Columelle[2], et le 11 novembre où il s'achève, selon Pline[3]. C'est lui qui indique au semeur que le moment est venu de remplir sa tâche : *nos incipiemus a sementibus frumenti, vergiliarum occasu matutino*[4]; et au IVe siècle le XIIe livre de Palladius, consacré au mois de novembre, s'ouvre par les mots : *novembri mense triticum seremus et far, satione legitima et semente solemni.* Dans ces conditions, on doit bien penser que c'est aussi en novembre que les paysans de l'Italie antique célébraient la fête de leurs semailles.

Si l'on en croit Rutilius, ceux de Faleria l'associaient au culte d'Osiris, et ils s'abandonnaient à la joie d'avoir enfin retrouvé le dieu par qui germent les semences et grandissent les futures moissons. Or, précisément, les *Menologia rustica*, auxquels je faisais allusion tout à l'heure, assignent au mois de novembre la « trouvaille » d'Osiris. — « *Mensis November* ...[*h*]*euresis*[5]. » Puissance d'attraction de la religion hellénistique d'Égypte! Elle s'est répandue jusque chez les paysans latins, et, pendant des siècles, ils ont voué à ses mystères un invariable attachement. Les *Menologia rustica* où s'inscrit, sous son nom grec, l'*heuresis* osirienne, ont été gravés au Ier siècle de notre ère. Au Ve, le texte de Rutilius est là pour attester qu'elle se fêtait toujours, dans les moindres bourgades, avec la même allègre ferveur.

Les rites originels nous en sont connus par le chapitre 39 du traité de Plutarque *De Iside et Osiride* : Osiris disparut au mois d'Athyr, car à cette époque les vents étésiens ne soufflent plus du tout, le Nil s'enfonce dans la terre et laisse le sol à nu, les nuits deviennent plus longues, l'obscurité augmente, la puissance

1. Virg., *Georg.*, I, 219 et suiv.
2. Colum., II, 8, 2 : *Absconduntur autem altero et trigesimo die post autumnale aequinoctium.*
3. Pline, *N. H.*, XVIII, 113 : *III id*(*us*) (*novembres*) *Vergiliae occidunt.*
4. Pline, *N. H.*, XVIII, 223.
5. Cf. *supra*, p. 189, n. 1.

de la lumière... paraît comme vaincue. Alors les prêtres, pour figurer le deuil d'Isis, recouvrent une vache dorée d'un vêtement de lin noir, et ils l'exposent durant quatre jours de suite, à partir du 17 de ce mois. Le 19 Athyr, quand la nuit est venue, on descend vers la mer. Les stolistes et les prêtres apportent une ciste sacrée qui contient une petite boîte en or dans laquelle ils versent de l'eau douce. De l'assistance s'élève alors une clameur et tous crient qu'Osiris vient d'être retrouvé[1].

De ce passage, il ressort que la fête de la trouvaille dure quatre jours : Osiris est censé perdu pendant les trois premiers, le 17, le 18, le 19 Athyr; il est censé retrouvé au soir du 19 Athyr; et il est nécessaire, pour compléter le *quatriduum* dont parle Plutarque, que le lendemain, soit le 20 Athyr, ait été consacré aux réjouissances qu'a provoquées la réapparition divine. D'autre part, il résulte d'un autre passage du même traité *De Iside et Osiride*, que le mois d'Athyr est pour Plutarque un mois fixe de l'année stabilisée d'Alexandrie. Au chapitre 69, il a pris soin de le déterminer : Athyr, nous enseigne-t-il, c'est le mois des semailles appelé Pyanepsion par les Grecs. Pour Plutarque, par conséquent, Athyr, comme Pyanepsion, commence en un jour qui correspond à la mi-octobre pour finir à la mi-novembre du calendrier julien[2]. D'où il paraît suivre que, selon Plutarque, les fêtes osiriennes qu'il a décrites duraient du 31 octobre au 3 novembre : le 31 octobre, le 1er et le 2 novembre, les Égyptiens pleuraient la disparition d'Osiris; ils le retrouvaient à la nuit tombante du 2 novembre; et ils passaient en liesse la journée du 3 novembre. En Égypte, selon Plutarque et de son temps, la fête d'allégresse tombait, à ce qu'il semble, le 3 novembre.

Elle s'est maintenue aux époques suivantes. Elle a émigré en Italie. Mais en changeant de théâtre et de calendrier, elle a conservé sa place immuable dans le mois des semailles et des pluies méditerranéennes. Dans son traité *De Mensibus*, le Byzantin Laurentius Lydus notera encore : τῇ πρὸ τεσσάρων καὶ τριῶν Νωνῶν Νοεμβρίων, ἐν τῷ ναῷ τῆς Ἴσιδος συμπέρασμα τῶν ἑορτῶν[3] : le 2 et le 3 novembre, dans le temple d'Isis, accomplissement des fêtes. Ainsi, le 2 novembre, les dévots continuaient au Bas-Empire de pleurer, dans

1. Je modifie à peine la traduction de M. Mario Meunier, Paris, 1924, p. 130.

2. Il n'en faut pas davantage pour ruiner les déductions de Mommsen reproduites par Wissowa, *Religion u. Kultus der Römer*[2], p. 353-354.

3. Lydus, *De Mensib.*, IV, 148, p. 166 Wuensch.

la perte d'Osiris, la mort de la nature entière; le 3, ils continuaient de saluer sa trouvaille comme le gage du renouveau du monde, et ils se livraient, en son honneur, à de tels transports que, de la religion d'Attis, où des *hilaria* étaient consacrés depuis le règne de l'empereur Claude, la joie en passa à l'*heuresis* osirienne. Au IVe siècle de notre ère, Philocalus assigne sur son calendrier le troisième jour des nones de novembre, soit le 3 novembre, aux HILARIA, avec lesquels elle se confond alors et dont l'écho se répercute dans les vers de Rutilius Namatianus :

Et tum forte HILARES *per compita rustica pagi...*
(I, 373).

Enfin, nous tenons ici le point immobile où suspendre le développement du voyage raconté par le poète. A Faleria, Rutilius est survenu au beau milieu des *hilaria* de l'*heuresis*. C'est dire qu'il y débarqua un 3 novembre, et comme cette escale termine le quatrième jour de sa traversée, il a laissé le *Portus Ostiensis* à l'aube d'un 31 octobre, et il est sorti de Rome quinze jours auparavant, un 16 octobre, par conséquent. Cette conclusion effarouchera peut-être par sa rigueur, mais d'autres détails du poème, que la chronologie traditionnelle éprouve tant de peine à expliquer et maintenir, vont la confirmer de leur convergence spontanée.

Examinons les plus instructifs.

1° Pendant son attente dans le *Portus Ostiensis*, Rutilius, non sans surprise, a perçu dans le lointain l'écho des jeux du Cirque. Les acclamations qu'il entend redoubler lui annoncent que les gradins sont combles :

Saepius attonitae resonant Circensibus aures
Nuntiat accensus plena theatra favor
(I, 201-202).

Or, en septembre, les calendriers du Bas-Empire n'indiquent de *ludi circenses* qu'avant l'équinoxe. Philocalus, en 359, en note encore le 20, le 21 et le 22 du mois. Polemius Silvius, en 448, n'en note plus que le 20 septembre. Après quoi, ni l'un ni l'autre n'en connaissent plus avant le 10 octobre. C'est pour s'accorder avec ces témoignages que Vessereau et Vollmer ont refoulé l'équinoxe sur le 21 ou le 22 septembre, à la moderne. Mais si, de la sorte, ils se sont mis en règle avec Philocalus, ils restent en délicatesse avec Polemius Silvius, et contreviennent, de toute façon, à l'indication formelle des textes anciens, unanimes à dater l'équinoxe d'au-

tomne du 24 septembre. Respectueux de cette affirmation, Scaliger avait attendu le 24 septembre pour mettre Rutilius en route. Mais comment le poète aurait-il pu entendre au *Portus*, s'il n'y est arrivé que le 24, le fracas de spectacles qui remontent au 20, au 21 ou même au 22 septembre? A partir du 10 octobre, au contraire, nous n'avons que l'embarras du choix entre les *ludi circenses* inscrits aux calendriers : *ludi Alemannici circenses*, le 10; *ludi Augustales circenses*, le 11; *ludi Iovis circenses*, le 18; *ludi Solis circenses*, le 22; *ludi adventus Divi circenses*, le 29 octobre[1]. A parcourir cette énumération on conçoit aisément que Rutilius, séjournant au *Portus Ostiensis* du 16 au 30 octobre, y ait eu plusieurs fois l'occasion de tendre l'oreille aux rumeurs qui, pendant cette période, s'élevaient de la foule qui remplissait le Cirque romain.

2° Rutilius aurait voulu quitter tout de suite le *Portus Ostiensis*. Mais il y fut bloqué par le mauvais temps et dut y attendre la première embellie ramenée par la nouvelle lune :

Dum melior lunae fideret aura novae.
(I, 206).

Les érudits ont naturellement cherché au ciel de l'an 416 cette lune bienfaisante. Corsini l'a trouvée le 7 octobre, Zumpt le 8, Scaliger le 9, et M. Vessereau n'a pas essayé de les départager[2]. Aussi bien ces contradictions ne le gênaient-elles point, puisqu'il place l'embarquement de Rutilius au 9 octobre ... 416. Mais puisque, nous l'avons vu, Rutilius n'a quitté Rome qu'un an plus tard, les recherches de Scaliger, Corsini et Zumpt sont également stériles, et ruineuses les conclusions que M. Vessereau en a déduites après eux. Tous les calculs sont à recommencer sur la seule base qui nous soit dorénavant accordée : celle de l'an 417. Or, en 417, dont l'épacte est définie par le chiffre 18[3], la nouvelle lune s'est levée le 27-28 septembre, trop tôt pour nous permettre de retarder au 8 ou 9 octobre l'embarquement qu'elle a favorisé, et le 26-27 octobre[4], soit juste à point pour apaiser les flots auxquels,

1. Cf. Wissowa, *Religion u. Kultus der Römer*[2], p. 589. Polemius Silvius en note sans interruption du 27 au 29 octobre.

2. Vessereau, *op. cit.*, p. 256. C'est Corsini, d'ailleurs, qui avait raison; voir les tables de Grattan Guinness citées ci-après.

3. Giry, *Manuel de Diplomatique*, p. 184.

4. Cf. les tables de Grattan Guinness, *Creation centred in Christ*, Londres, 1896, II, p. 340.

selon notre propre calcul, Rutilius s'est enfin confié à l'aube du 31 octobre.

Ainsi les indices[1] que la chronologie régnante est accoutumée d'invoquer se retournent contre elle. Ils vérifient notre propre interprétation; et, décidément assurés que Rutilius a relâché à Faleria le 3 novembre 417, nous restituerons désormais son emploi du temps ainsi qu'il suit :

1. Départ de Rome et arrivée au *Portus* = 16 octobre 417.
2. Départ du *Portus* = 31 octobre 417 (à l'aube).
3. Escale de *Centumcellae* = 31 octobre 417 (après midi).
4. Escale de Portus Herculis = 1er novembre 417.
5. Escale de l'Umbro = 2 novembre 417.
6. Escale de Faleria = 3 novembre 417.
7. Escale de Populonia = 4 novembre 417.
8. Escale de Vada = 5 novembre 417.

*
* *

A partir de là les voies de Rutilius sont quelque peu brouillées. Tandis que jusqu'alors il avait franchi autant d'étapes qu'il avait compté de jours, il fut dorénavant contraint de compter avec l'état de la mer : le rythme, auparavant uniforme, de ses traversées se brisa contre le mauvais temps et la houle.

Pour demeurer fidèle à son programme, il aurait dû quitter Vada le 6 novembre au matin. Il n'en put rien faire : de l'ouest s'était levé un violent Corus, qui lui interdit de reprendre la mer aussitôt :

Illic me rapidus consistere Corus adegit
(I, 463).

Hébergé pour la nuit dans la *villa* que possédait à Vada le Caecina Decius Albinus qui, en 414, lui avait succédé à la préfecture de la Ville, il y éprouva bientôt la consolation d'y être rejoint le lendemain par l'un de ses plus chers amis, Victorinus, de Toulouse (I, 493 et suiv.). « Pendant que je l'embrassais, écrit cet

1. Il y en a d'autres d'ailleurs. Je n'insiste pas sur la mention des *Chelae* (v. 156) ou « pinces du Scorpion », car si le signe du Scorpion ne vaut qu'à partir du 19 octobre, il est possible que les pinces du Scorpion remplacent ici la Balance, *Libra*, dont le signe intervient un mois plus tôt. Mais le vers 187, *occidua infido dum saevit gurgite Plias*, implique que les *Vergiliae* inclinent vers leur couchant, qui, nous l'avons vu, commence au 26 octobre (cf. *supra*, p. 190, n. 2).

homme sensible, j'oubliais les vents contraires : il me semblait jouir déjà d'un avant-goût de ma patrie » :

Hunc ego complexus ventorum adversa fefelli :
Dum videor patriae iam mihi parte frui
(I, 509-510).

La rencontre des deux « compatriotes » ne semble pas, du reste, s'être prolongée. Rutilius l'abrège en ce vers d'une jolie préciosité :

Tempestas dulcem fecit amara moram.
(I, 492).

« L'amère tempête nous valut un doux retard... ».

Et c'est aussitôt après avoir serré Victorinus dans ses bras qu'il renoue le fil de son odyssée, et remonte à son bord, aux premiers feux du jour :

Lutea protulerat sudos aurora iugales
Antennas tendi littoris aura iubet
(I, 511-512).

Tout lecteur non prévenu partagera l'impression de M. Vessereau[1], que la halte de Vada n'a pas dépassé un jour, et que dans la matinée du 7 novembre Rutilius, de nouveau, voguait sur la Tyrrhénienne. Dans l'après-midi, il abordait, au port de Pise, dans la villa de Triturrita, préparée pour l'accueillir :

Inde Triturritam petimus...
(I, 527).

S'il n'eût écouté que la prudence, il eût, sans tarder, poursuivi sa route, car le vent d'est lui promettait, sous un ciel limpide, une navigation favorable :

Tempora navigiis clarus reparaverat Eurus
(I, 541).

Mais, chez Rutilius, l'envie l'emporta de visiter Pise où s'érigeait une statue de son père Lachanius, et d'y revoir le Trévire Protadius. Il remise ses embarcations dans un abri sûr et se fait tout de suite conduire, par le chemin des piétons, jusqu'à la ville voisine :

Puppibus ergo meis fida in statione locatis,
Ipse vehor Pisas qua solet ire pedes
(I, 559-560).

Rutilius a donc négligé provisoirement l'hospitalité qu'on lui

1. Vessereau, *op. cit.*, I, p. 266.

offrait à Triturrita, et il s'est rendu aussitôt à Pise, où il a couché probablement le 7 au soir. La journée suivante s'est écoulée à Pise où, sûrement, il avait donné rendez-vous à Protadius, dont le domaine, qu'il ne cite que pour mémoire et sans l'avoir parcouru, était situé assez loin de là, en Ombrie

Substituit patriis mediocres Umbria sedes,

(I, 551),

et où, d'ailleurs, il a eu tout le temps de contempler le monument dressé à la gloire de son père. Après quoi, et sans transition, il nous raconte son retour à Triturrita, qui s'est effectué, de toute évidence, le soir même, soit le 8 novembre. Mais, dans l'intervalle, le vent avait tourné. L'Africus, le Libeccio d'aujourd'hui, s'était déchaîné, forçant Rutilius à différer son rembarquement. Conséquent avec lui-même, M. Vessereau qui a situé au 15 octobre le séjour à Pise[1], et qui se voit obligé, par une indication astronomique sur laquelle nous aurons tout à l'heure à revenir, à refouler sur la fin de la première quinzaine de novembre le départ de Triturrita, conclut que la station en ce lieu a duré tout un mois[2]. Mais cette conclusion, logique par rapport au système de M. Vessereau, est démentie par les vraisemblances et par le texte du poème. Si le séjour au port de Pise avait duré deux fois plus de temps que le séjour au *Portus Ostiensis*, quatre fois plus de temps que tout le reste du voyage, Rutilius, assurément, n'aurait pu oublier des délais aussi insolites et nous en eût dit un mot. Au contraire, il traite ce second retard à peu près comme auparavant celui de Vada. Ces deux arrêts forcés ont dû être de longueur sensiblement analogue. Celui de Vada, qui tient en vingt vers (I, 491-510), avait demandé trente-six heures et fut coupé par la visite de Victorinus. Celui de Triturrita, raconté en trente et un vers, est rempli par la narration d'une chasse au sanglier (I, 615-630) et par la description de l'ouragan (I, 630-644). Ce fut, apparemment, l'affaire de deux jours pleins, tout au plus.

Aussi bien, une tempête d'Africus qui sévit pendant un mois d'affilée ne s'est-elle jamais vue. En la laissant s'apaiser au bout de trois jours, on rentre au contraire dans les conditions habituelles où se produisent les bourrasques de libeccio. Si celle dont a pâti Rutilius s'est déclarée, comme il le dit, pendant qu'il se

1. Vessereau, *op. cit.*, p. 267.
2. *Ibid.*, p. 268.

promenait dans Pise, c'est-à-dire le 8 novembre, elle a dû, normalement, tomber au soir du 10 novembre, et c'est, partant, le 11 novembre au matin que s'effectua la dernière traversée dont nous parle Rutilius, celle qui l'a amené du port de Pise en celui de Luna :

Advehimur celeri candentia moeniu lapsu ;
Nominis est auctor sole corusca soror
(II, 63-64).

Car c'est sur cette périphrase recherchée, et cette vision de radieuse blancheur, que Rutilius nous abandonne...

En résumé, s'il nous est interdit de jalonner la suite de son itinéraire avec la même certitude que le commencement, il paraîtra plausible d'en dater les derniers incidents ainsi qu'il suit :

Bourrasque de Corus à Vada : 6 novembre 417.

Départ de Vada ; arrivée à Triturrita et à Pise : 7 novembre 417.

Visite de Pise et rencontre avec Protadius ; commencement de la bourrasque d'Africus : 8 novembre 417.

Retour à Triturrita : soir du 8 novembre 417.

Chasse au sanglier : 9 novembre 417.

Continuation et fin de la bourrasque d'Africus : 9 et 10 novembre 417.

Départ de Triturrita et arrivée à Luna : 11 novembre 417.

*
* *

A quoi bon, dira-t-on peut-être, à quoi bon épiloguer sur de pareils détails ? Ces données minuscules et contingentes ne seront jamais que conjecturales ; et, au surplus, on ne distingue point en quoi elles pourraient bien intéresser la personnalité de l'homme et l'intelligence de son ouvrage.

Mais, d'abord, je crois que Rutilius nous procure incidemment le moyen d'éprouver et confirmer ces hypothèses ; et ensuite je suis convaincu qu'il suffit d'en établir la vérité pour éclairer l'énigmatique figure de l'auteur et rénover notre conception de son poème.

Dans le tableau de la tempête qu'il a subie dans le port de Pise avant de cingler vers Luna, Rutilius a inséré toute une savante digression :

Iam matutinis HYADES *occasibus udae ;*

Iam latet hiberno conditus imbre LEPUS
Exiguum radiis, sed magnis fluctibus, astrum,
Quo madidam nullus navita linquit humum;
Namque procelloso subiungitur ORIONI,
Aestiferumque CANEM *roscida praeda fugit.*
(I, 633-638).

« Déjà le matin se couchent les Hyades chargées d'eau; déjà disparaît sous des pluies de tempête le Lièvre, astre aux faibles rayons, mais puissant à soulever les flots et capable d'empêcher les marins de quitter la terre qu'il inonde; c'est qu'il est le voisin immédiat de l'orageux Orion, et il fuit, proie humide, devant l'ardente chaleur du Chien... »

Il y a là tout un petit cours d'astronomie météorologique. Mais dans sa hâte à étaler sa science, Rutilius a rapproché des dates qui s'excluent. Que l'on consulte plutôt les tables de Boll : le coucher du Chien a lieu le 7 décembre, celui d'Orion le 3, celui du Lièvre le 21 novembre[1]. Il est clair que toute cette nomenclature a été déclenchée par l'évocation des Hyades, auxquelles ces diverses constellations succèdent sur la carte du ciel et dans leurs mouvements apparents. Le coucher des Hyades importe seul, et c'est là l'indice chronologique auquel nous devons nous attacher exclusivement. Filles d'Atlas, comme les Pléiades, contiguës aux Pléiades sur la voûte étoilée, les Hyades obéissent au commun destin des *Atlantides*, dont parle Virgile et que les auteurs latins désignent communément sous le nom de *Vergiliae*. Comment, d'ailleurs, distinguerait-on leurs vertus et leurs révolutions? Semez au temps du coucher des Hyades, conseillait déjà Hésiode[2]. Au temps du coucher des Pléiades, répètent Virgile et Columelle[3]. Sur le ciel d'Athènes, les Pléiades disparaissent au matin le 8 novembre, les Hyades le 11; sur celui de Rome, les Hyades s'évanouissent le 10 et les Pléiades le 13 novembre[4]. A l'ordinaire, les Latins fixent au 11 novembre la fin du coucher des *Vergiliae : tertium idus* (*novembres*) *Vergiliae occidunt*[5]. Ce calcul

1. Boll, s. v° *Fixsterne*, *P. W.*, VI, c. 2429-2430.
2. Hés , *Trav.*, 615 (nommées avec les Pléiades).
3. Cf. *supra*, p. 190, n. 1 et 2.
4. Boll, *loc. cit.* Ses tables nous reportent à 430 av. J.-C. pour Athènes; 45 av. J.-C. pour Rome.
5. Pline, *N. H.*, XVIII, 313. Les Hyades sont spécialement désignées sous le nom de *Suculae*.

conventionnel coïncide trop exactement avec la date que, par une autre voie, nous sommes parvenus à assigner à la dernière escale de Rutilius pour ne point la confirmer avec éclat : le poète a bien accompli la dernière des étapes où nous puissions le suivre encore, celle de Pise à Luna, le 11 novembre.

Or, pour toute l'antiquité, le 11 novembre a marqué l'arrêt obligatoire de la circulation maritime. Pour Euripide déjà, le coucher des Hyades en donne le signal aux matelots : ναυτίλοις σαφέστατον σημεῖον[1]. Huit siècles plus tard, dans le temps même où vit Rutilius, Végèce atteste que telle est toujours la réalité : le coucher hivernal des *Vergiliae*, écrit-il, bouleverse la navigation : en conséquence de quoi, depuis le 11 novembre jusqu'au 10 mars, les mers sont fermées : *navigia conturbat Vergiliarum hiemalis occasus : ex die igitur tertio idus novembres usque in diem sextum idus martias maria clauduntur*[2].

Dans ces conditions, serait-ce le hasard d'une mutilation accidentelle qui nous aurait dérobé la fin du poème de Rutilius? J'en doute, d'autant plus que le début embarrassé du livre II, les hésitations qu'il exprime montrent que Rutilius le commençait en sachant d'avance qu'il ne le pourrait conduire aussi loin que le premier :

Partimur trepidum per opuscula bina ruborem
Quem satius fuerat sustinuisse semel...
(II, 9-10).

Point n'est besoin de supposer que les derniers feuillets du manuscrit que le larcin de Bonneval Pacha nous a ravi, ou les derniers feuillets de son archétype furent jadis arrachés. A plus forte raison, est-il superflu de s'approprier le petit roman que Vollmer ridiculise à bon droit et suivant lequel Rutilius aurait péri en cours de route, sorte de Camoëns infortuné dont on n'aurait sauvé que des *Lusiades* interrompues[3]. La vérité est moins dramatique et plus spirituelle. Rutilius, dans la paix finalement retrouvée par la voie de terre de ses propriétés gauloises, a versifié de loisir le récit de sa traversée initiale, et il a cherché à lui imprimer l'allure d'une improvisation poursuivie, au jour le jour,

1. Euripide, *Ion.*, 1156.
2. Végèce, IV, 39.
3. Cf. Vessereau, *op. cit.*, p. 347; Vollmer, *op. cit., loc. cit.*, c. 1251.